

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 30/01/1997

La deuxième mort, de Norbert Elias

S'il fallait désigner un chercheur qui fut depuis près de vingt années la coqueluche des historiens et sociologues français, je citerais volontiers le nom de Norbert Elias. Même si le grand public, jusqu'à un certain point, ignore l'existence de ce théoricien, l'influence qu'Elias a exercée « chez nous » sur les modes historiographiques de la période récente, demeure considérable. Ce professeur allemand, chassé de son pays par les lois raciales au cours des années 30, puis revenu à temps partiel en RFA pendant l'après-guerre, avait révolutionné notre façon de penser la politesse (dans le passé), la civilité, le rapport franco-germanique, la civilisation des mœurs, la société de cour. Au départ, Elias, dès 1939, alors que le monde avait d'autres soucis, s'était posé « la » question : comment comprendre le passage depuis la société médiévale où les hommes et les femmes, mêmes les plus distingué(e)s, rotaient et pétaient bruyamment, crachaient dans la soupière, se mouchaient dans leur serviette de table, usaient de violence contre autrui en mainte occasion, jusqu'à notre civilisation d'aujourd'hui, ou pour le moins d'hier (disons d'avant les années 60), où la discrétion règne en ces matières, où le langage est prude, où la propreté est de règle, où la violence est limitée dans la vie quotidienne, bien que largement déployée lors des conflits militaires entre nations. Je dis est, employant le verbe être au présent, alors que le mot correct serait était, car la décence de nos mœurs ou du moins de celles héritées de nos proches parents a cédé beaucoup de terrain, de nos jours, devant la langue hyperargotique, la violence crue, la pornographie diffusée sur les petits écrans. Mais foin de ces « horreurs » contemporaines. Tenons-nous en au passé le plus immédiat et sympathique, celui de la civilité régnant voici peu, par opposition à la grossièreté médiévale. Quelles furent de l'une à l'autre les étapes de transition ? Le premier responsable, tout le monde en tombe d'accord, c'est le grand Erasme, auteur vers 1530 d'une Civilité puérile et honnête, qui restera jusque vers 1900, et même au-delà, un best-seller impressionnant : « On ne met pas les coudes sur la table, on ne lit pas pendant les repas pris en commun », et d'autres avis du même ordre jaillissent librement de la plume érasmienne ; ils sont repris sans trêve ni répit par les parents, les éducateurs, depuis François Ier jusqu'au septennat du président Fallières.

Deuxième étape, plus casuelle : la cour, plus précisément celle de Louis XIV à Versailles. C'est là que se forgeait définitivement, si l'on en croit Elias, la civilisation des mœurs à base de contrôle de soi : contrôle sur l'âme et pas seulement sur les sphincters. La cour transforme les brutes guerrières et aristocratiques héritées des siècles sombres du Moyen Age en courtisans policés, hypocrites, doucereux ; des hommes, comme dit La Bruyère, maîtres de leurs gestes, de leurs yeux, de leur visage ; jamais insultants ; impénétrables, profonds, mais d'une fausse profondeur ; dissimulant les mauvais offices, souriant à leurs ennemis, contenant leur humeur, déguisant leurs passions, démentant leur cœur, agissant contre leurs sentiments, mélangeant le raffinement et la fausseté ; disant du bien des autres afin que réciproquement les autres disent du bien d'eux ; cependant que les mieux placés parmi ces gens affirment volontiers dans les moindres conversations : « Je dînais hier chez le roi... Le président, la semaine dernière me demandait ceci... Je disais au premier ministre ce matin... » Et ce sont les mêmes personnes qui, si le premier ministre tombait demain, se

souviendraient à peine après-demain de l'avoir rencontré ; des hommes qui ressemblent somme toute « à des édifices de marbre, à la fois très durs et très polis ».

Ces façons de vivre et d'être ensemble sont moralement fort contestables, mais par leur dose puissante de self-control, elles contribuent à rendre tolérables les rapports humains (qu'on songe, par contraste, à ce que sont devenus, désormais, en dehors d'un tel modèle de politesse, même hypocrite, ces néo-chevaliers des temps modernes que sont les automobilistes, toujours l'insulte à la bouche pour la moindre queue de poisson ou violation de priorité). Les façons de vivre polies, à la fois cauteleuses et hypocrites, spécifiques des gens bien élevés, mais heureusement génératrices de non-violence mutuelle, auraient été transmises à nos parents et à nous-mêmes, si l'on en croit Elias, depuis la cour de Versailles, via l'aristocratie et les nobles, puis à travers la bourgeoisie et les classes moyennes jusqu'à nous, par le biais de ce qu'Agulhon appelle l'imitation intersociale. Et c'est ainsi que nous sommes tous devenus (du moins parmi les vieilles générations qui participent encore de ce modèle socio-culturel) des courtisans de Louis XIV sans le savoir, émargeant de la sorte inconsciemment à cette essence « curiale » (1) que bien à tort nous faisons volontiers profession de mépriser, ignorant à quel point, en fait, nous en sommes profondément imbibés.

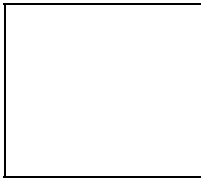
Les thèses de Norbert Elias ont eu le plus grand succès dans l'intelligentsia française au cours des dernières décennies : Pierre Bourdieu en a fait l'une des bases de ses concepts relatifs à La Distinction et à la Noblesse d'Etat, en des livres où il s'en prend à ce qu'il considère comme l'insupportable morgue aristocratique, perpétuellement reproduite, et chère aux classes dirigeantes françaises. Jacques Revel, parmi les beaux chapitres de l'Histoire de la vie privée et des Lieux de mémoire, reprend et développe les théories d'Elias en les appliquant au raffinement des rapports humains lors des XVIIe et XVIIIe siècles. Roger Chartier, dans de grands essais sur l'histoire culturelle, a considéré lui aussi qu'une corrélation assez étroite unit la stricte hiérarchie sociale du haut en bas (originellement issue de l'esprit de cour) aux formes diverses de l'exquise civilité moderne et contemporaine. Le tout, non sans nuances très fines, bien entendu, de la part de Chartier.

Disons-nous que les méchants faits détruisent les belles théories ? Certainement pas, car les trois auteurs français précités ont plusieurs cordes à leur arc, et ne dépendent pas seulement des affirmations audacieuses d'Elias. Néanmoins, celles-ci sont maintenant fort attaquées, démolies même.

Un jeune historien américain, Daniel Gordon, vient d'écrire (2) que la vraie politesse française, celle que nous avons tous plus ou moins sucée avec le lait, n'est pas du tout au point de départ une invention de la cour royale, mais bien plutôt le résultat des réflexions et conversations d'honnêtes gens du XVIIe siècle « hors cour » : le chevalier de Méré, Mlle de Scudéry, Morvan de Bellegarde et quelques autres abhorraient en réalité les grands airs prétentieux qu'affichaient les courtisans du Roi-Soleil : ces « non-courtisans » divers, Méré et compagnie, s'exerçaient, pour leur part, dans les salons et les académies, à établir mutuellement d'authentiques relations amicales et intellectuelles en fonction d'un libre-échange entre esprits égaux et également distingués.

Telle serait en effet l'origine fort honorable, essentielle, de la politesse que nous aimons vraiment, de notre civilité moderne et contemporaine. Elias, contesté par Gordon, aurait surtout puisé ses idées sommaires et farfelues sur la cour dans le vieux fonds antifrçais des conceptions germaniques des années 14-19, conceptions elles-mêmes inspirées par Thomas Mann lors de la Première Guerre mondiale, à l'époque où Mann était encore un nationaliste

allemand déterminé. Thomas Mann, suivi en cela volens nolens par maints intellectuels allemands, s'était donc fait le peu aimable détracteur de la civilisation française, raffinée, disait-il, mais parfaitement courtisane et superficielle, et cela en opposition à l'authentique et sincère Kultur germanique ; celle-ci se mirant, elle, dans les sombres profondeurs des plans d'eau de la Forêt-Noire romantique, et dans le lac bleu des yeux des jeunes filles allemandes fraîches et blondes, sentimentales et racées. Lac ou plan d'eau, Daniel Gordon a jeté en tout cas un fameux pavé dans la mare. Il n'en finira pas de susciter des controverses, parmi les grandes nations qu'Elias et Mann ont affrontées de la sorte, en fonction des préjugés incurables, germanophiles ou germanocentriques qui les animaient tous les deux.



Norbert Elias : controverse autour de sa thèse sur les origines de la politesse.
(Photo Bert Nemhuis.)
